

pas. Quelle merveille que ce *Munster* ! s'il était seulement un peu bâti ! Ce fantastique édifice a donné lieu à un dicton populaire : pour exprimer l'idée d'une chose interminable ou impossible : "Elle aura lieu, dit-on, quand la cathédrale de Cologne sera achevée."

C'est renvoyer l'exécution assez loin. J'avais lu de nombreuses notices sur cette église, qui a vieilli à l'état de projet, sans pouvoir me rendre compte de la réalité. Aussi, comme son achèvement est une des ambitions, un des rêves du roi de Prusse et de son peuple, je l'ai soigneusement explorée.

Le temple actuel se compose d'un chœur, d'une abside et d'une seule des murailles latérales des basses-nefs ; tout le reste est en planches provisoires. La contre-nef de droite n'existe pas ; le vaisseau tout entier est à construire, et quant aux flèches, destinées à s'élever à 500 pieds, la base de l'une en a déjà 230, et celle de l'autre 25. Le portail en conséquence, n'est pas commencé. Les proportions du monument sont énormes : il s'agit de 400 pieds de long, sur 161 de largeur ; la hauteur de la nef, à en juger par celle du cœur, sera considérable. Il y a 600 ans que Conrad de Hochstedten fit entreprendre ce travail, qui fut abandonné vers 1500. L'unique mur de basse-nef qu'elle possède est percé de magnifiques verrières, représentant des apôtres et des princes d'Allemagne. Derrière le chœur, elles reproduisent les portraits en pied de Maximilien, de Charles-Quint, de Louis XII et de François Ier. C'est près de là que l'on foule une pierre carrée, dans laquelle est scellé un pesant anneau, tombe obscure et modeste de Marie de Médicis, que Richelieu, trop bien instruit peut-être des circonstances de la mort de Henri le Grand, maintint dans un exil perpétuel. Le chœur de Cologne est ornée d'une manière odieuse, et ridiculement peinturlurée. Un artiste de l'école de Munich exécute en ce moment, sur les tympanes qui surmontent les arceaux, des figures d'un ton criard, d'un style fade et d'un goût pesant. Derrière les stalles, on entrevoit des débris de peintures dont la restauration sera difficile. Outre le monument des trois rois, merveille d'orfèvrerie souvent décrite, et à l'aide de laquelle se pratique une spéculation assez dégoûtante, vu la sainteté du lieu, il faut remarquer encore le tableau dit des patrons de la ville, *saint Gerçon et ses guerriers*. Ce gothique, d'une couleur vive et éclatante, d'un moelleux inconnu parmi les artistes du temps, et d'un dessin digne de la vieille école florentine, est d'un auteur inconnu. On l'attribue, soit à un Guillaume Kalf, qui n'était, je pense, qu'un armurier ; soit à Van Herle, ce qui est impossible ; soit à Steffen, opinion qui a pour appui celle d'Albrecht Dürer. Quoi qu'il en soit, ce monument est d'une grande importance. Le trésor de la cathédrale est splendide ; comme il a été décrit à diverses reprises, nous n'en parlerons pas.

En ce moment les travaux se poursuivent avec activité, d'après le plan primitif que l'on possède encore ; mais dans l'état précaire et agité où se trouve actuellement l'Allemagne, au milieu des dissidences qui de toutes part éclatent, n'est-il pas téméraire d'espérer l'achèvement d'une de ces œuvres que la foi des âges de simplicité et d'unité chrétienne a seule menées à fin ? Sous un roi romantique à la façon de nos marchands de pendules et de prie-Dieu gothiques en palissandre, l'esprit d'imitation peut produire quelques stériles ouvrages de mode. Mais ce qu'on ne saurait singer longtemps, c'est une croyance, c'est la persévérance que donne seule une pensée ardente et sincère. On rajuste les créneaux de Stolzenfels, et on le badigeonne en vieux quand on a lu Walter Scott ; mais on n'achève pas la

cathédrale de Cologne, quand on ne sait plus épeler dans le livre où lisaient saint Sébalt, Erwin de Steinbach, Pierre de Montreuil, maître Arnold et Nicolas de Buren.

Cologne compte encore un grand nombre d'églises dont les flèches, les tours et les dômes festonnent agréablement l'horizon, quand on contemple la ville des jardins de la rive droite. L'une des plus curieuses est Saint-Gérçon, ornée d'une frise et d'une corniche entièrement composées de tête de morts. Dans la crypte, on foule encore des mosaïques romaines assez curieuses. Saint-Pierre, que personne ne visite, renferme un beau tableau de Rubens qui, dit-on, fut baptisé là. Le sujet de cette composition est le crucifiement du prince des apôtres. Cette peinture, que les victoires de l'empire avaient amenée à Paris, y exerça la pédanterie des critiques, comme elle exerce encore celle des Zoïles germaniques. Les partisans du bon goût se croient en droit de reprocher à Rubens de s'être mépris sur le choix de la situation où il a représenté le saint (attaché à la croix, la tête à terre et les pieds en haut). D'autres juges, tout aussi outrecuidants, en disent autant du tableau de Guido Rëni qui représente, au Vatican, le même sujet, compris de même. Le supplice de saint Pierre n'offrant que cette circonstance remarquable et qui distingue sa mort de celle de tous les autres martyrs, il faudrait être aussi inepte qu'un critique et aussi froid que le bon goût des rhéteurs d'académie, pour sacrifier la clarté et le fait à un préjugé puéril. Que j'aime à voir des penseurs comme le sieur Schreiber ou feu Dupaty faire la leçon à Guido et à Rubens !

Le plus curieux des monuments de Cologne me paraît être Sainte-Marie-du-Capitole, fondée par Plectrude, mère de Charles-Martel. Un antique bas-relief, scellé dans le mur derrière le chœur, la représente en pied. Les monuments de l'époque mérovingienne sont fort rares : le chœur, le péristyle et l'une des croisées de cette basilique sont du huitième siècle. Cette architecture est d'une austère simplicité : des blocs tout unis tiennent lieu de chapiteaux ; les colonnes ; à la fois hautes et massives, portant des cintres que le poids des siècles a surbaissés ; les seuls ornements consistent en certaines galeries à colonnettes, sous lesquelles le jour ne pénètre pas et qui forment un double chapelet de piliers clairs et de trous d'ombre. A l'intersection des transepts s'élève une petite coupole à trois étages de fenêtres à plein cintre, sans arabesques. De temps en temps, aux clefs de voûte, sont appendus quelques masques grossièrement indiqués, la bouche béante et les traits symétriquement épatés comme certaines figurines de Palenqué ou de Mitla.

Les monuments de ce style sont communs au bord du Rhin, où le goût gothique est plus rare que le byzantin. Sainte-Marie-du-Capitole est le plus antique, le plus simple, et en quelque sorte le plus sauvage de tous, et le plus sinistre. Il n'a pas de portail, l'entrée est latérale ; l'édifice, assez analogue à une forteresse, était soigneusement enclâssé au milieu des cloîtres et des bâtiments capitulaires. Sainte-Marie possède un tableau à double face d'Albrecht Dürer, l'un des plus importants de ce maître, assez rare dans nos musées français. *La mort de la Vierge* et *la Dispersion des Apôtres* sont remarquables et comme composition, et comme couleur, et comme style, ce qui est moins commun dans la vieille école allemande.

La tradition des onze mille vierges de sainte Ursule a donné lieu à l'église placée sous ce patronage. La légende est peinte le long des murs, et les parois de la partie inférieure de la nef sont tapissées de crânes et d'ossements de ces saintes qu'il est permis de considérer comme apocryphes, puisque l'Église, à l'exception